

The Lodger Shakespeare, Charles Nicholl, New York : Viking, 2007.

par Christophe Hausermann

Le livre de Charles Nicholl a comme point de départ le procès qui opposa Christopher Montjoy, un fabricant de coiffes (*tiremaker*) à son ancien apprenti, Stephen Belott. Rappelons-en brièvement les circonstances: la déposition de Shakespeare le 11 mai 1612 à l'âge de 48 ans à la *Court of Request*, une cour londonienne chargée de régler de petits litiges financiers, fut motivée par une sombre affaire de dot non payée. Le père de la mariée, Christopher Montjoy, refusa à son gendre et ancien apprenti la somme qu'il lui avait promise avant le mariage de sa fille. Shakespeare a été entendu en tant que témoin dans cette affaire car il habitait chez les Montjoy au moment des faits (le dit mariage eut lieu en 1604). Shakespeare aurait même persuadé le père de la mariée d'accepter l'union de sa fille avec son apprenti à la demande expresse de madame Montjoy. Shakespeare a ainsi pris part de son vivant à une véritable situation vaudevillesque digne des meilleures comédies citadines de l'époque.

Tout en expliquant les tenants et aboutissants de cette affaire judiciaire mineure, Charles Nicholl nous rappelle en filigrane l'histoire des recherches philologiques menées sur Shakespeare et notamment la découverte au début du XX^e siècle par Hulda et Charles William Wallace des dépositions de Montjoy et de Belott. En fin d'ouvrage est d'ailleurs reproduite l'intégralité des documents administratifs relatifs à l'affaire Belott-Montjoy : les plaintes et dépositions de chacune des parties civiles, l'arbitrage de la *Court of Request*, les actes de l'Église Française de Londres (les Montjoy étant des immigrants français, tout comme leur apprenti) ainsi que les testaments des principaux intéressés.

Au fur et à mesure des pages se dessine le décor dans lequel Shakespeare a écrit *Othello*, *Measure for Measure*, *All is Well that Ends Well* et *King Lear*. Charles Nicholl nous décrit en détail *Silver Street*, située dans le quartier de *Cripplegate*, où se trouvait la maison des Montjoy. Il nous laisse imaginer l'environnement domestique dans lequel Shakespeare a pu évoluer à l'époque. Il passe ainsi en revue les artisans et le chirurgien qui habitaient cette rue et qui fréquentaient l'église de Saint Olave, autant de personnes et de lieux qui ont peut-être inspiré le dramaturge.

La réussite du livre tient dans sa description de Shakespeare, l'homme. Celui qu'une servante des Montjoy qualifia de: « One Mr Shakespeare » dans sa déposition, car le dramaturge n'était à ses yeux qu'un locataire parmi d'autres. Dans sa propre déposition, Shakespeare prétendit ne pas se souvenir de la somme promise par le père de la mariée pour la dot de sa fille : « he rememberithe not », ce qui lui permit de ménager la chèvre et le chou et de rester en dehors du procès. Il ne fut d'ailleurs appelé à déposer qu'une seule fois, contrairement à d'autres témoins de l'affaire.

Cependant, ce sont les Montjoy qui occupent la plus grande partie de l'ouvrage, si bien que le livre aurait pu s'intituler *Shakespeare's Landlord and Landlady* plutôt que *The Lodger Shakespeare*. Ce couple d'artisans fabriquaient des coiffes dans leur atelier entourés de leurs apprentis. La Reine Anne fit partie de leur clientèle, comme en atteste la comptabilité de ses dépenses en 1604. La mauvaise foi de Christopher Montjoy ne fait aucun doute dans cette affaire. Cet artisan était pingre et ne désirait pas dépenser le moindre sou pour son ancien apprenti. Il semble d'ailleurs qu'il ne se soit jamais acquitté de sa dette, ne léguant à son gendre dans son testament que le strict nécessaire, rappelant en cela le legs dérisoire de Shakespeare à sa femme, son célèbre « second-best bed ». Christopher Montjoy fut vertement critiqué par les autorités ecclésiastiques de l'Église Française de Londres, qui le présentèrent comme un homme aux mœurs dissolues et qui lui reprochèrent d'avoir épousé une servante à la mort de sa femme.

La partie la plus aboutie du livre concerne justement Marie Montjoy, la femme de l'artisan. Nicholl nous révèle, documents d'époque à l'appui, le but de ses visites à l'astrologue et occultiste Simon Forman. Des trésors de patience et de cryptologie furent nécessaires à la lecture des notes de Forman, véritables gribouillis ésotériques, avant d'y retrouver le nom de la logeuse de Shakespeare. La femme de l'artisan aurait consulté Forman pour une histoire d'objets dérobés, nommant parmi les suspects une ancienne servante. C'est ensuite Christopher Montjoy, son mari, qui consulta Forman pour tenter de retrouver un apprenti en fuite. Nicholl nous entraîne ainsi à la suite des Montjoy dans leurs pérégrinations londoniennes, entre affaires domestiques et superstition. Cette partie du livre relève de l'enquête policière, et Nicholl distille ses révélations pour entretenir un véritable suspense, tout comme dans un de ses précédents livres, *The Reckoning*, dans lequel il tentait de comprendre les circonstances de la mort de Christopher Marlowe en 1593.

La fin du livre est moins probante, Nicholl s'interrogeant sur la relation de Shakespeare et de George Wilkins, lui aussi appelé à témoigner dans l'affaire Belottt-Montjoy. Nicholl tente de dénouer leur collaboration artistique sur *Périclès*, voire sur d'autres pièces mais semble apporter trop d'importance à l'influence paillard de Wilkins sur Shakespeare. L'apparition de Wilkins donne l'occasion à Nicholl de digresser et d'aborder les lieux interlopes de la capitale.

Ainsi, contrairement au titre du livre, *The Lodger Shakespeare* décrit davantage l'environnement dans lequel a vécu le dramaturge que sa propre existence. Mais le but affiché de l'auteur n'est pas de révéler de nouveaux faits biographiques. Au contraire, Charles Nicholl s'est efforcé de rendre compte de la ferveur la vie citadine et de la richesse du tissu urbain de l'époque jacobéenne. De ce point de vue, *The Lodger Shakespeare* est parfaitement réussi et procure à tout amateur de Shakespeare un réel plaisir de lecture.